
SERMON VI.

LA PROVIDENCE DIRIGEANT TOUT POUR LE
BONHEUR DES FIDÈLES.

SERMON SUR ROM. VIII, 28.

*Or Nous savons que toutes choses contribuent au bien
de ceux qui aiment Dieu.*

AU milieu de la confusion des choses humaines et du labyrinthe obscur où nous marchons, s'il est un flambeau qui puisse nous éclairer, s'il est une pensée propre à soutenir le cœur de l'homme, c'est la pensée d'une Providence. Elle est tellement liée à la nature du Grand Être, aux sentimens qu'il nous a donnés de lui-même, à ce mouvement invincible qui nous porte à recourir

à lui, que personne, je m'assure, n'oseroit la nier. Tous ceux qui admettent un Dieu créateur sont forcés d'avouer que c'est lui qui dirige l'univers.

Mais en admettant cette grande et consolante doctrine, hélas ! il est trop commun de la perdre de vue dans la pratique, ou de l'anéantir par les fausses idées qu'on s'en forme. Les uns, troublés par le sentiment des maux de la vie, s'alarment et s'affligent comme s'il n'étoit point de Providence. On croiroit à les oïr que le hasard ou la fatalité décide tout ici-bas : c'est beaucoup s'ils ne pensent pas que le juste est moins favorisé que le méchant. D'autres plus calmes et plus sages en apparence, tombent dans un autre écueil. Séduits par ce faux appas de simplicité dont se parent les systèmes philosophiques, ils s'éloignent de la docilité de la foi : en paroissant rendre hommage à la Providence, ils lui ravissent tous ses bienfaits effets ; et comme s'ils se figuroient l'Être souverain trop grand pour s'occuper des détails, ou trop foible et trop borné pour s'en occuper sans fatigue, ils imaginent qu'il régit le monde par des lois générales faites pour la conservation de l'espèce, pour le plus grand bien de l'ensemble, et qu'il abandonne au hasard le sort des individus.

Que cette philosophie est froide, M. F. ! comme elle flétrit le cœur et le décourage, et le désespère dans les jours de l'anxiété ! Mon âme se soulève contre la pensée d'un Etre indifférent à nos hommages, à nos vertus, insensible à nos douleurs, qui verroit sans pitié le juste souffrant, l'innocent dans l'oppression, qui fermeroit l'oreille aux cris de ses enfans, et qui, après avoir mis dans leur cœur de l'implorer, tromperoit leur confiance, les laisseroit sans secours, crainte de déroger à sa dignité, ou d'enfreindre les lois prétendues par lesquelles il se seroit lié.

Ce n'est point là ce que nous enseigne l'Evangile. Qu'il est mieux d'accord avec l'instinct de notre âme, avec ses besoins, ses désirs, ses sentimens intimes ! Il nous dit non-seulement que Dieu dirige le monde par des lois générales, mais qu'il influe sur tous les événemens, intervient dans tous, et met sa grandeur à ne dédaigner aucun soin. Il nous dit non-seulement que toutes choses tendent au bien de l'ensemble, mais encore qu'elles concourent au bonheur personnel des vrais serviteurs de Dieu. Le Très-Haut sait conduire à leur consommation les grands projets qui embrassent le sort de tous les humains, de toutes les générations, sans jamais abandonner ou sacrifier, même pour un instant, les intérêts du

fidèle. *Toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu.*

La voilà cette parole de force et de consolation que nous avons besoin d'entendre au milieu des obscurités, des secousses, des calamités de la vie. Elle est pour nous dans nos peines comme une fontaine jaillissante au milieu d'un désert aride et brûlant, comme un élixir de vie qui ranime notre âme prête à défaillir. Le sens qu'elle renferme est aussi vaste que la vérité qu'elle annonce est assurée. Méditons-la, chrétiens, cette déclaration précieuse. Elevons, échauffons, purifions nos cœurs en considérant les privilèges des amis de Dieu.

Voyons 1.^o quelle étendue il faut donner à la promesse de mon texte; 2.^o quels garans nous avons de sa certitude.

Dieu veuille accompagner de sa grâce les réflexions que je vais présenter, et les faire servir à votre salut comme à votre félicité. Ainsi soit-il.

I. *Toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu.* Vous vous demandez sans doute à vous-mêmes, M. C. F., quel est ce *bien* qui, pour le juste, doit résulter de tous les événemens. C'est d'abord la sanctification de son âme, le salut, le bonheur éternel. Ce bonheur, en effet, est le seul bien véritable, le seul réel

aux yeux du Seigneur. Les biens terrestres qui sont l'objet de nos désirs, la réputation, la santé, la fortune, ces biens fragiles qui périssent avec notre corps et souvent même avant lui, ces biens imparfaits et trompeurs qui ne peuvent satisfaire notre âme, qui lui laissent son vide, son malaise et son inquiétude, ces biens dangereux dont nous pouvons tant abuser, et que nous changeons en maux si souvent par l'usage fatal que nous en faisons, de tels biens sont trop mal assortis à la grandeur de notre destination, à la noblesse d'un être immortel : il seroit peu convenable à la sagesse, à la bonté, à l'amour de notre Dieu de les promettre, de les proposer pour récompense à ses favoris. La perfection, le salut, l'éternité, une éternité de bonheur; voilà, je le répète, voilà le seul prix qui soit digne de Dieu, digne de l'homme; le seul qui puisse répondre à la tendresse de notre Père céleste, et nous satisfaire pleinement.

Tel est donc le sens propre et absolu de mon texte. J'avouerai cependant que si la prospérité de la terre n'y est pas essentiellement comprise, elle ne m'en paroît pas non plus exclue formellement. Il y a, dans les paroles de l'apôtre, quelque chose d'indéterminé, je dirai presque d'illimité pour le sens, et en même temps de si tendre

pour l'expression, qu'il est permis de penser que si les biens terrestres ne se trouvent pas en opposition avec des biens plus excellens, ils peuvent leur être ajoutés, suivant cette belle déclaration du Sauveur : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus* (1). Ainsi, toutes choses contribuent au salut du fidèle, voilà ce qui est absolument certain et ne souffre aucune exception. Quelquefois encore elles contribuent même à son avantage temporel, quand cela se peut sans péril pour son âme.

Mais quelles sont-elles ces *choses* dont parle l'apôtre ? Ce sont tous les événemens, toutes les circonstances, toutes les situations de la vie ; en un mot, tous ces ressorts divers dont l'Éternel dispose, et qui peuvent influencer sur notre destinée.

C'est la prospérité, sans doute, aussi bien que l'adversité. Cette prospérité vient de Dieu ; elle ne sauroit être un mal en elle-même. Oui, M. F., la prospérité qui semble si dangereuse peut se changer, elle se change en *bien* chez ces âmes d'élite que la piété préserve de ses illusions, qui savent se conserver libres, ferventes, détachées

(1) Matth. VI, 33.

au milieu des commodités, des jouissances qui, pour les âmes communes, sont comme un filet où elles se trouvent captives. Elle se change en bien chez ces âmes d'élite qui sont *riches pour Dieu* (1), qui savent employer les dons de la fortune à soulager le pauvre, à se faire *des amis qui les reçoivent dans les tabernacles éternels* (2). Mais, quoique la prospérité, quand on en use ainsi, devienne réellement un bien, il me semble que les paroles de mon texte sont particulièrement destinées à rassurer les cœurs inquiets, troublés par les souffrances du présent ou par les alarmes de l'avenir. Il me semble que leur sens naturel est de nous apprendre que les événemens les plus contraires ont cependant pour objet, auront pour issue la félicité des enfans de Dieu; en un mot, que dans la main du grand Arbitre de l'univers, les objets les plus redoutés, les plus formidables seront des instrumens dociles pour accomplir ses desseins de miséricorde.

Ajoutons, pour compléter l'explication de mon texte, ajoutons qu'il y a dans l'original une énergie toute particulière. Il dit proprement : *Toutes choses opèrent, travaillent de concert au bien de ceux qui aiment Dieu.* On croit voir la

(1) Luc XII, 21.

(2) Luc XVI, 9.

nature entière et les êtres même inanimés entendre la voix du Souverain, et se mouvoir tous ensemble pour conduire le juste à la félicité.

La Providence peut-elle se montrer à nos yeux sous un point de vue plus sublime, plus digne de nos adorations ? Mais, plus cette vérité est consolante, plus il importe d'en approfondir la certitude. C'est le sujet de notre seconde partie.

II. *Toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu.* Nous en avons pour garant l'Évangile, l'expérience des fidèles, la nature même des choses.

1.^o J'ai dit l'*Évangile* ... Les idées qu'il nous donne du Créateur, le système qu'il expose, les déclarations qu'il renferme, tout s'accorde en lui pour nous pénétrer de cette vérité.

Un Dieu tout-puissant, tout sage, tout saint, tout bon, voilà l'Être qu'il présente à nos hommages. Ce Dieu *fait des vents, ses anges.* (1). Il dit aux passions des hommes comme aux flots de la mer : *Vous irez jusques là* (2). Son pouvoir ne connoît point d'obstacles. Tous les événemens sont des fils obéissans à sa volonté : tout est pour lui moyen. Des circonstances les plus contraires il sait faire sortir le résultat qui

(1) Ps. CIV, 4.

(2) Job XXXVIII, 11.

lui plaît. Il se joue des complots des méchans, et les fait servir à l'accomplissement de cela même qu'ils vouloient empêcher. En un mot, il sait tout, il peut tout, il fait tout. Sa bonté infinie n'est pas moins égale, constante, éclairée : ses préférences sont toutes pour ceux qui s'en montrent dignes : il ne les perd pas un instant de vue ; *ses yeux sont sur eux ; ses oreilles sont attentives à leurs prières* (1). Tel est le Dieu de l'Evangile, et ne sentez-vous pas qu'un tel Être, qui peut tout ce qu'il veut, ne sauroit vouloir que le bonheur des justes ? Moteur suprême de toutes choses, ne sentez-vous pas qu'il doit les diriger toutes pour le *bien de ceux qui l'aiment* ?

Ces notions sont d'accord avec la raison la plus éclairée : j'aurois pu l'invoquer en témoignage de la vérité que je prêche, mais je n'aime pas citer la raison, comme autorité dans cette chaire, sur les points où l'Evangile a parlé. Elle est semblable, cette raison superbe, à l'enfant foible et présomptueux qui chancelle dès qu'il abandonne la main de sa mère. Elle peut applaudir, sans doute, aux enseignemens de la religion; elle peut y souscrire et les admirer, mais toute seule elle ne se

(1) Ps. XXXIV, 16.

fût jamais élevée jusques-là. Tel ce même enfant, lorsque son intelligence a fait des progrès, peut comprendre les instructions de son père, et n'auroit pu les suppléer. Le système de l'Évangile vient encore nous persuader que *toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu*. Quel est-il, en effet, ce système ? Dieu *est amour* (1) : son amour embrasse tous les hommes, les appelle tous, mais ceux qui lui refusent leur cœur, ceux qui se séparent de lui, en offensant sa sainteté, le forcent à reporter ses affections et ses soins sur les gens de bien. *Il nous a donné son Fils ; ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui* (2) ? Ah ! quelle sécurité portent dans l'âme ces belles paroles ! Quelle espérance ravissante elles y font naître ! Le sentiment tout seul qu'elles produisent, nous assure déjà de la protection de notre Dieu pour ceux qui l'aiment ; mais il y a plus, et quand je les examine j'y trouve une démonstration rigoureuse de cette protection : j'en tire un raisonnement d'une force irrésistible, car, si le grand Rédempteur a souffert pour expier nos fautes ; les fautes de ceux qui remplissent les conditions de l'alliance de grâce, les fautes de ses disciples, de ses amis sont donc lavées, effacées

(1) 1 Jean IV, 8.

(2) Rom. VIII, 32.

par son sang, et dès lors ce qu'ils ont encore à souffrir ici-bas ne peut plus être considéré comme un châtement, mais comme une épreuve nécessaire, destinée à les purifier, comme une épreuve qui doit contribuer à leur plus grand bien pour l'éternité, quelquefois même pour la vie présente.

Remarquez encore comment le culte que l'Évangile nous prescrit de rendre à Dieu, suppose évidemment cette vérité. Espérance, confiance, soumission, prière, tel est ce culte. Mais que signifieroit-elle cette espérance, si elle étoit sans fondement; cette confiance, si elle étoit trompeuse; cette soumission, si elle étoit sans récompense? Que signifieroient ces prières si elles n'étoient pas exaucées? Que signifieroit-il ce culte, si le Seigneur ne protégeoit pas les siens d'une façon toute particulière, s'il ne travailloit pas à leur bonheur, s'il abandonnoit leur sort au torrent impétueux des choses humaines? Ah! cette supposition toute seule n'est-elle pas un blasphème?

Mais ce n'est pas assez que l'Évangile tout entier nous conduise à penser que Dieu fait servir tous les événemens à l'avantage du juste, nos Livres Saints nous l'assurent dans les termes les plus formels. Ils nous enseignent que *la piété a les promesses de la vie présente aussi bien*

que de celle qui est à venir (1). Dieu lui-même, pour soutenir notre confiance, daigne employer les expressions les plus fortes et les plus tendres : Quand une mère oublierait le fruit de ses entrailles, pour moi je ne vous oublierai point (2). Ne donne-t-on pas deux passereaux pour un sol, dit Jésus à ses disciples fidèles, cependant il n'en tombe pas un seul en terre sans la permission de votre Père céleste. Tous les cheveux même de votre tête sont comptés ; ainsi, ne craignez rien ; vous valez mieux que des passereaux (3). Gens de peu de foi ! celui qui revêt les lis des champs, oubliera-t-il de prendre soin de vous (4) ? L'Éternel, nous disent les prophètes, fait ravverser la mer à son peuple, comme l'aigle qui porte ses petits sur ses ailes étendues : il lui fait trouver de l'huile et du miel jusque sur les rochers (5). Celui qui cherche son asile auprès du Tout-Puisant se reposera à son ombre ; il ne craindra ni l'épouvante qui trouble le sommeil pendant la nuit, ni la flèche qui vole dans le jour, ni le glaive qui frappe en plein midi. L'Éternel ordonnera à ses anges de le porter dans leurs bras : il m'invoquera,

(1) 1 Tim. IV, 8.

(2) Es. XLIX, 15.

(3) Matt. X, 29.—31.

(4) Matt. VI, 30.

(5) Deuté. XXXII, 11. 15.

dit le Seigneur, *et je l'exaucerai, et mon secours se déploiera en sa faveur* (1). Mais, qu'y a-t-il de plus expressif et de plus fort que les paroles de mon texte? *Nous savons que toutes choses.... Nous savons!* ce n'est point là le langage vague et incertain de la philosophie; c'est la noble et ferme confiance de l'homme inspiré. *Nous savons!* ces paroles toutes seules auroient pu nous suffire; et dans les beaux jours de la foi je n'eusse pas dû vous dire autre chose. Mais les développemens d'une vérité aident à la faire pénétrer dans l'âme : c'est par égard pour notre foiblesse que j'ai rassemblé les preuves que fournissent nos Livres Saints : joignons-y l'expérience des fidèles.

2.^o Voyez, dans les premiers âges, Jacob menacé par un frère irrité qui a juré sa mort. Il s'arrache des bras de sa mère et du lieu de sa naissance; il fuit, n'ayant d'autre guide et d'autre protecteur que l'Eternel. Sa foi en devient plus ferme et plus fervente; il trouvera dans la Mésopotamie une épouse selon son cœur; il en reviendra suivi de riches troupeaux et de nombreux enfans. Son fils Joseph, exercé dès l'adolescence par des malheurs plus cruels encore, est devenu l'enfant

(1) Ps. XCI.

de la Providence. La haine jalouse de ses frères , leurs complots barbares , l'esclavage, la calomnie la captivité , voilà les épreuves qui développent et nourrissent ses vertus, voilà les routes par lesquelles il monte à la seconde place de l'Égypte.

Le vertueux Tobie devient la victime de son héroïque charité ; il perd la vue ; il tombe dans l'indigence aux jours de sa vieillesse : forcé de se séparer de son fils, le seul bien qui lui reste , sa douleur est aggravée par les reproches amers de son épouse. Eh bien, cette situation si cruelle non-seulement perfectionnera sa patience et sa résignation, mais elle doit amener la fin de tous ses maux. Le jeune Tobie , au moment où l'on désespère de le revoir , paroît accompagné de la vertueuse Sara et des trésors qui forment sa dot. Un ange a daigné lui servir de guide , et le ramène dans les bras de son père auquel il rend la clarté.

Après avoir perdu son époux et quitté sa patrie, la pieuse Ruth se voit réduite à glaner pour sa subsistance et celle de la mère d'adoption dont elle a voulu soutenir et consoler la vieillesse. Le malheur qui développe chez elle de si rares vertus, amènera le changement de son sort ; elle va relever des épis dans le champ de Booz ; cet

homme respectable la prend pour son épouse; les rois d'Israël et le Messie lui-même sortiront de sa race.

Qu'elle n'étoit pas la détresse des habitans de Béthulie, assiégés par les Assyriens ! Plus d'espoir, plus de ressources ; ils n'ont plus à attendre que la ruine et la destruction. Cette extrémité qui abat le cœur du grand nombre, exalte le courage et la foi d'une femme. Encore quelques heures , et leur persécuteur ne sera plus.

Un roi foible et crédule , abusé par un homme vindicatif et superbe , condamne Israël tout entier à périr par le glaive. Le féroce Aman triomphe : le jour est pris ; le décret est porté ; mais animée d'un religieux amour pour son peuple , Esther trouve , dans le danger affreux où il est placé , la force de se dévouer pour son salut ; elle dessille les yeux du roi ; tout change de face ; l'opresseur des Juifs périt dans les supplices ; Mardochée prend sa place ; les Hébreux font monter vers le ciel des chants d'actions de grâce ; l'Eternel est glorifié dans l'empire d'Assuérus.

A ces exemples anciens de la protection divine sur les justes , j'en pourrais ajouter de plus récents , pris dans notre propre histoire. Vous le

savez ; elle fut , comme celle du peuple Hébreu , l'histoire de la Providence. Hélas ! je n'ose parler ici de ces périls dont naguère elle nous a préservés. Non , ce n'étoit pas une récompense de notre fidélité ; c'étoit un appel de sa grâce ; mais combien de fois nos religieux ancêtres ne l'ont-ils pas vue déployer pour eux son bras , et les sauver de dangers qui paroissent inévitables !

Mais , laissons ces délivrances temporelles dont le souvenir est si vif dans notre âme ; elles ne sauroient avoir après tout pour objet qu'un bonheur passager. Le juste peut les espérer sans doute , mais il n'est pas permis d'y compter ; l'époque d'ailleurs en est cachée ; c'est un des secrets du Très-Haut.

Je l'ai dit ; les paroles de mon texte renferment une promesse dont l'accomplissement plus étendu , plus certain , ne se fait jamais attendre.

Durant le cours même de l'épreuve , et de l'épreuve la plus terrible , au milieu des obscurités et du plus sombre avenir , et quel que doive être cet avenir , le fidèle , celui qui entre dans les vues du Seigneur , éprouve que *toutes choses contribuent à son bien* ; qu'elles travaillent

toutes à son bonheur, dans le sens le plus noble et le plus réel.

Voilà ce que tous les saints ont reconnu. Le roi prophète dans ses cantiques immortels rappelle plus d'une fois les avantages précieux qu'il a tirés de l'affliction. Il lui dut d'être rappelé de l'égarement des passions, si redoutable pour un prince qui n'a qu'à former des souhaits. Il dut à l'affliction de revenir au Seigneur avec une ferveur nouvelle, une fidélité constante; avec une âme purifiée par le repentir, éclairée de cette sagesse qui vient d'en haut, et qu'il prisoit plus que toutes les richesses de son empire.

Un exemple plus noble encore, c'est celui de Saint Paul. Lorsqu'il dit avec tant de force : *Nous savons que toutes choses*, ce n'est pas seulement sa conviction qu'il veut exprimer, c'est aussi l'expérience qu'il a faite lui-même sur ce point. Il est bien remarquable en effet, que celui des apôtres qui a le plus souffert, soit précisément celui qui s'est le plus illustré par ses travaux et l'éclat de ses vertus, si du moins il est permis de faire quelque distinction entre de tels personnages. Le tableau qu'il trace de ses douleurs étonne l'imagination, et fait frémir la nature : il semble qu'un seul homme n'ait pu suffire à les soutenir; mais l'amour de Jésus qui le

possédoit, les fit richement fructifier dans son âme. Ces maux nombreux et cruels furent les degrés par lesquels il s'éleva jusqu'à cet héroïsme de force, de patience, de douceur, de charité, de dévouement pour le Seigneur et pour ses frères, auquel on ne peut penser sans enthousiasme.

Les premiers chrétiens firent la même épreuve. Eux aussi se réjouirent dans la tribulation : à l'exemple de Saint Paul, ils firent retentir les cachots des hymnes de la louange; et quelque éloignés que nous soyons de ces beaux temps de l'Église, la promesse de mon texte ne laisse pas de s'accomplir tous les jours encore pour ceux qu'anime une piété sincère.

3.^o N'en soyez pas surpris; cette expérience de tous les siècles est fondée sur la nature même des choses.

Semblable au fer qui fait et guérit les blessures, qui peut donner la mort, et sauver la vie en retranchant les chairs corrompues, le malheur produit des effets funestes ou salutaires, suivant la disposition de ceux qui l'éprouvent. Son influence est fatale pour l'homme charnel; elle est heureuse pour le chrétien. Il aigrit les mondains; il avilit davantage ceux qu'il ne peut éclairer; mais il ennoblit et purifie les âmes droites et tendres qui cherchent à le mettre à profit, pressées

du désir de plaire au Seigneur, et de s'approcher de lui. Oui, c'est une vérité certaine; l'adversité porte avec elle des principes de vertu, de félicité, que la grâce céleste développe chez les enfans de Dieu. Notre cœur s'endort dans la prospérité; mille vains désirs, mille penchans terrestres y prennent naissance, comme des plantes nuisibles dans un terrain négligé. Nous en rougissons quelquefois, mais la force nous manque pour les extirper: il faut qu'elles soient desséchées par le feu de la tribulation; il faut que cette tribulation soufferte avec patience, avec amour, dure assez pour les consumer, les faire périr jusqu'à la racine. Notre âme se rétrécit et s'énerve dans les jours paisibles de la vie: le commerce que nous soutenons avec les objets du monde, en nous occupant d'intérêts chétifs, de plaisirs frivoles et de travaux terrestres, fait de notre existence une végétation monotone; il nous rabaisse et nous appesantit.

Voilà ce que le juste éprouve malgré lui-même; mais à la voix de la calamité, cette âme se réveille; elle se retrouve; elle se retrempe; elle reprend sa force et son ressort. Alors celui qui aime Dieu, sent se rompre les liens charnels dont il gémissait; il se détache de tout ce qu'il perd; il se sépare même d'avance de tout ce qu'il est

menacé de perdre : il voit les choses de la terre fragiles et périssables, comme la foi nous les montre, comme elles sont réellement : il en use avec réserve; il en use en voyageur; *il en use*, suivant l'expression de l'Écriture, *comme n'en usant point* (1). Chaque jour il bénit Dieu de les lui conserver encore, et chaque jour il songe que le soir, peut-être, il ne les possédera plus. Fortement frappé de cette pensée, que sa fortune, sa santé, sa liberté, sa vie, que tout ce qu'il possède n'est point à lui, puisque dans un moment il peut le perdre, il se pénètre profondément de l'instabilité de tout ce qui est humain; il trouve de la douceur à s'en pénétrer.

Oui, M. F.; indépendamment de tous les fruits de salut dont j'ai parlé, les temps de crises, de craintes, d'alarmes, qui pour les âmes communes ne servent qu'à faire paroître leur égoïsme et leur lâcheté, ne sont point sans douceur pour le fidèle. Il goûte je ne sais quel charme dans cette existence agitée par de grands événemens, menacée par de grands périls, et calmée par la foi, ennoblie par la résignation. C'est alors qu'il jouit de ses plus nobles facultés; c'est alors qu'il sent son âme : il sent combien elle est capable d'ai-

(1) 1 Cor. VII, 34.

mer, de souffrir, de se résigner, de se dévouer. Il se voit sous la main de son Dieu; il se plaît à s'y placer; il adore cette main; il bénit tous les coups dont elle voudra le frapper; il lui livre son sort avec délices : à mesure qu'il se déprend des choses passagères, il s'attache plus fortement au Rocher des siècles; il s'unit avec transport, il s'unit plus intimement au Grand Etre dont rien ne peut le priver.

Heureux ceux d'entre vous, M. C. F., qui connoissent par sentiment ce que je viens d'exprimer ! Qu'il est beau, qu'il est glorieux le privilège du fidèle qui peut se regarder comme l'enfant de prédilection de la Providence; qui peut, qui doit penser que toutes les créatures travaillent pour sa félicité, qui dans les situations les plus pénibles, les plus cruelles, est soutenu par les sentimens les plus doux; chez qui l'espérance née de la foi est un devoir religieux; qui seul a droit d'espérer encore, et d'espérer toujours; alors même que tout semble désespéré !

Voilà ce qui n'appartient qu'à la religion. La raison peut nous calmer par intervalles. Hélas ! c'est un triste secours; elle ne fait le plus souvent que nous ôter la sécurité de l'imprévoyance. Un courage naturel peut nous soutenir à certain degré; mais faire goûter des jouissances plus exqui-

ses à mesure qu'on est plus affligé; mais changer les maux en biens, voilà ce qui distingue exclusivement, éminemment la religion. Voilà, je le répète, ce qui n'appartient qu'à elle. C'est là un de ces points de vue sous lesquels elle paroît, s'il se peut, plus admirable encore et plus divine.

Chrétiens, j'aime à le supposer, vous avez été émus par le tableau du bonheur des amis de Dieu. Vous aspirez à jouir de ce bonheur. Cela dépend de vous, et de vous seuls. Notre texte nous offre la condition à côté de la promesse. Pour que *toutes choses contribuent à notre bien*, il faut *aimer Dieu*.

L'aimons-nous en effet? Bonté suprême, infinie! Etre tout parfait! Se peut-il que cette question ne soit pas déplacée? Se peut-il que ce doute soit de saison dans une église où tu as daigné te révéler, et faire briller les plus pures lumières de ton Evangile; au milieu d'un peuple pour qui tu as fait de si grandes choses? Hélas! il est trop vrai, nous ne trouvons pas en nous cet amour qui feroit notre force, notre espérance. Père et Rédempteur des hommes! Protecteur de l'église! Bienfaiteur de notre Sion! Avec quelle confusion profonde ne devons-nous pas faire cet aveu! Le monde et les passions nous ont distraits de toi:

les calamités même ne nous ont pas rappelés à toi : pesés dans la balance de l'adversité, nous avons été trouvés légers. Oui, mes Frères, nous avons été légers dans le malheur, légers dans la délivrance. A peine sortis de la fournaise de l'épreuve, quel a été le mouvement le plus impérieux de notre âme ? Est-ce de glorifier le Seigneur, de le bénir, de sanctifier le jour qu'il s'est réservé, de revenir à lui pour jamais ? Quelques justes sans doute ont éprouvé ces sentimens avec énergie ; mais pour le grand nombre, avouons-le, il sembloit que leur besoin le plus pressant fut de s'étourdir dans le bruit des fêtes, de s'abandonner au torrent des plaisirs, interrompu trop long-temps à leur degré par les calamités publiques.

Ah ! réveillons-nous, chrétiens ! Sortons de nos songes. Ranimons en nous l'amour divin. Il ne faut pour cela que rentrer dans notre cœur, écouter son instinct secret. S'il est peu de fidèles chez qui cet amour soit entier et dominant, il est peu d'âmes assez malheureuses pour n'en pas conserver quelques étincelles. Lié à notre grande destination, le principe en fut mis dans notre cœur par le Dieu qui nous forma pour lui. Tour-nons vers lui nos pensées. Songeons à sa tendresse, à ses perfections, à ses bienfaits. Regardons-le ce Dieu : tout notre malheur est venu de

nous être détournés de lui. Regardons-le, chrétiens, et nous ne pourrons nous défendre de l'adorer. Jusqu'ici ses faveurs envers nous ont été gratuites. C'est Dieu, c'est toujours notre Dieu qui nous a prévenus.

Ne pensons pas, M. F., qu'il en sera toujours ainsi. Ne le forçons pas à nous punir, Arbitre suprême de nos destinées ! Tu ramènes à ton gré le calme ou l'orage. Tu délivres les enfans des hommes dans la détresse pour exciter en eux la gratitude, et lorsqu'ils t'oublient, tu déchaines de nouveau les vents, et soulèves la mer irritée. Le ciel est serein le soir : au lever de l'aurore, un point obscur paroît sur l'horizon ; il grossit, il s'avance, il porte la tempête. Voilà, notre âme s'appesantissoit dans la sécurité : le tableau changeant des objets périssables nous déroboit notre Dieu ; il éblouissoit nos regards, distrayoit nos cœurs volages ; l'épreuve revient (1) dissiper ces illusions, balayer ces fantômes comme la poussière : elle vient nous montrer CELUI QUI EST ; elle nous le montre seul immuable ; elle nous le montre comme notre seul bien, notre seule ressource, notre seul protecteur.

Eh ! seroit-ce donc en vain qu'il auroit voulu

(1) En mars 1815.

nous ramener à lui par cette longue carrière de souffrances qui nous ont fait sentir l'instabilité, le néant des choses de la terre ? Seroit-ce en vain qu'il auroit secoué notre âme par tant d'émotions contraires ; qu'il nous auroit fait éprouver tour-à-tour la tristesse et la joie, le ravissement et l'effroi, les transports de la félicité, et le saisissement de la crainte. Ah ! M. F., et nos angoisses passées, et nos dangers présents, et le souvenir récent de ses grâces, et l'espérance, cette espérance encore, oui, cette espérance qu'il laisse dans notre âme et que lui seul peut accomplir, tout ne nous rappelle-t-il pas à lui ?

Petit peuple, qui ne peux rien pour toi-même au milieu des secousses qui bouleversent le monde ! comment ne reviendrais-tu pas au Dieu de tes pères ; à CELUI qui fut dans tous les temps, ta force, ton appui, ta défense ; à CELUI qui peut te conserver l'existence qu'il a daigné te rendre ?

Que tardons-nous, M. F. ? Tombons à ses pieds. Jetons-nous dans ses bras. Donnons-lui notre cœur : faisons-y régner enfin son amour ; son amour, qui seul peut embellir la prospérité, et charmer l'adversité même ; son amour, source abondante des consolations, principe du bonheur et des vertus. Alors toutes les peines nous deviendront supportables, nous sembleront douces et

légères. Alors nous aurons droit de compter sur la protection du Maître du monde, de l'Arbitre souverain des événemens. Alors nous la ferons descendre sur notre Genève : il la couvrira de ses ailes, et nous éprouverons que *toutes choses contribuent au bien de ceux qui l'aiment*.

Seigneur, joins ta grâce puissante à ma foible voix ! viens toi-même prendre possession de ces âmes qui désirent se donner à toi, et dans ce moment du moins te reconnoissent, t'adorent comme le souverain bien ! Que d'autres *disent* : *Qui nous fera jouir des biens de la terre ?* Ce n'est point là notre vœu. *O Eternel, fais lever sur nous la clarté de ta face* (1). Echauffe-nous à jamais du feu de ton amour ! Donne-nous *ta grâce qui vaut mieux que la vie* (2) ! Amen. Amen.

(1) Ps. IV, 7.

(2) Ps. LXIII, 4.